
Sylvio Hermann De Franceschi (éd.), *Théologie et érudition de la crise moderniste à Vatican II. Autour du Dictionnaire de théologie catholique. Actes du colloque de Limoges (7-8 juin 2013)*

Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Histoire », 2014, 377 p.

Claude Langlois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/27364>

DOI : 10.4000/assr.27364

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 302

ISBN : 978-2-7132-2515-4

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Claude Langlois, « Sylvio Hermann De Franceschi (éd.), *Théologie et érudition de la crise moderniste à Vatican II. Autour du Dictionnaire de théologie catholique. Actes du colloque de Limoges (7-8 juin 2013)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 172 | octobre-décembre, mis en ligne le 20 mai 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/27364> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.27364>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Sylvio Hermann De Franceschi (éd.), Théologie et érudition de la crise moderniste à Vatican II. Autour du Dictionnaire de théologie catholique. Actes du colloque de Limoges (7-8 juin 2013)

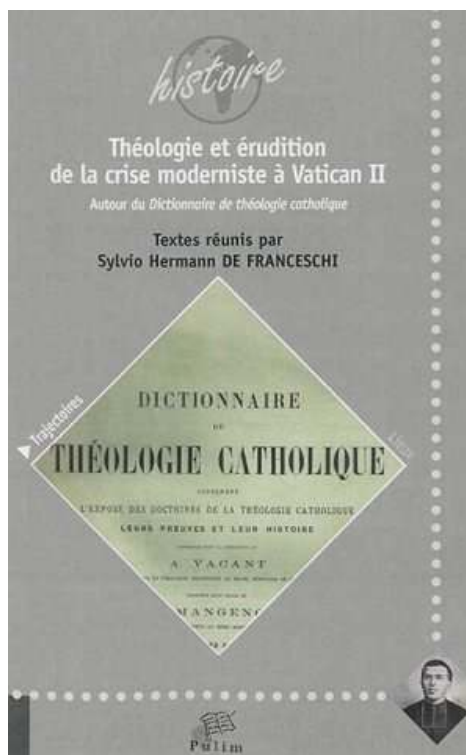
Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Histoire », 2014, 377 p.

Claude Langlois

RÉFÉRENCE

Sylvio Hermann De Franceschi (éd.), Théologie et érudition de la crise moderniste à Vatican II. Autour du Dictionnaire de théologie catholique. Actes du colloque de Limoges (7-8 juin 2013), Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Histoire », 2014, 377 p.

- 1 Ce collectif fera date par la nouveauté de la recherche même s'il n'est pas toujours d'accès aisé. Pourtant l'objet qu'il étudie est immédiatement identifiable. Un dictionnaire, le DTC, ou *Dictionnaire de théologie catholique*, que tous les historiens du catholicisme, voire du christianisme, ont pratiqué. Ce dictionnaire est conçu en 1897 par une nouvelle maison d'édition catholique parisienne, Letouzey et Ané, qui s'est fait connaître en 1885-1887 et jusqu'en 1890, en publiant les facéties – on ne les qualifiera telles que plus tard – antimaçonniques de Léo Taxil et qui acquiert bientôt une réputation plus sérieuse en publiant la *Biblia sacra* de Fillion, à partir de 1888, puis en se faisant une spécialité d'éditer des dictionnaires érudits. En effet, dès 1891, l'éditeur publie, dans la foulée de son récent intérêt pour l'exégèse, le *Dictionnaire de la Bible*, conduit à son terme en une vingtaine d'années. Le DTC, quant à lui, sera suivi d'un *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (DACL) dont le premier fascicule date de 1903 mais dont le terme doit attendre 1953 et enfin – pour en rester à l'avant-guerre – d'un *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (DHGE), dont le projet, plus tardif (1909) aboutit à un premier volume en 1912 mais dont l'issue – l'ouvrage est actuellement à mi-parcours – demeure improbable. Ajoutons, pour faire bonne mesure, qu'une autre maison d'édition, Beauchesne, proche alors de la Compagnie de Jésus, confie au Père d'Alès la réalisation d'un nouveau *Dictionnaire d'Apologétique de la foi catholique*, plus généraliste, proposant des articles de taille plus raisonnable, qui, de ce fait, est menée à son terme en une vingtaine d'années (1909-1928). Quant au DTC, il compte, achevé, 33 volumes. Mais il est vendu à ses souscripteurs – sur lesquels nous ne savons malheureusement rien – en fascicules dont les revues rendent compte au fur et à mesure de leurs parutions. Au total, plus de 40 000 colonnes, 5 000 articles, 460 auteurs. Le premier fascicule paraît en 1899, le dernier, terminé par l'inévitable Zwingli, en 1950. Il est complété de trois volumes de tables récapitulatives, qui incluent de nouveaux articles sur des sujets d'actualité : cette tâche ultime est terminée en 1972.
- 2 Une comparaison est éclairante : les 171 volumes de la gigantesque *Encyclopédie théologique* de Migne, qui paraît pour l'essentiel en une vingtaine d'années au milieu du XIX^e siècle (1846-1866). Migne, avant tout imprimeur, rééditait les classiques des siècles précédents mais proposait aussi de nouveaux dictionnaires, chacun confié à un spécialiste, souvent polygraphe, qui le rédigeait à force de compilations souvent intelligentes. Cette prolifération de dictionnaires catholiques dans les années 1890 et surtout 1900, témoigne d'une nouvelle conjoncture, marquée par la présence de clercs érudits formés dans les Instituts catholiques, lecteurs aussi des nouvelles revues spécialisées. Dans ce nouveau paysage, il faut souligner, à côté des maisons de



formation des grands ordres savants – bénédictins, dominicains et jésuites – et des nouvelles facultés de théologie des Instituts catholiques, l'existence aussi de séminaires de diocèses intellectuellement exigeants, tel celui de Nancy qui fournit les deux premiers fondateurs du dictionnaire, les abbés Mangenot et Vacant – de la génération de l'abbé Loisy – mais aussi celui qui l'a mené presque à son terme, l'abbé Amann. Cette production catholique, française strictement, veut rivaliser avec la science allemande, et peut-être aussi répondre à l'érudition protestante qui, plus tôt, avait produit un ouvrage qui faisait toujours référence, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de F. Lichtenberger (1877-1882). En tout cas, ce sentiment d'appartenir à une génération qui, la première depuis la Révolution, avait les capacités de s'engager d'égale à égale dans le combat érudit, peut expliquer la prolifération anarchique de notices démesurément longues qui ont attiré les feintes commisérations de Bremond : « J'ai grand pitié pour tant de beaux textes mal polis, grelottants, asphyxiés et d'ailleurs interdits aux petites bourses, autant dire au clergé de France » (p. 47). Ultime remarque qui inciterait à connaître le tirage du dictionnaire et son public, approché seulement de manière oblique.

- 3 Cette première étude sur le DTC est le fruit d'un colloque organisé à Limoges par Sylvio Hermann De Franceschi, qui fut professeur d'histoire moderne à cette université. Selon les ambitions affichées, il s'agissait de mettre en valeur les « engagements doctrinaux adoptés par les différents auteurs, de relever leur volonté de s'insérer dans l'actualité théologique, et enfin de cerner l'image qu'ils ont proposée des grandes périodes de l'histoire de l'Église et du Christianisme » (p. 112) tout en confrontant la production du DTC à celle des dictionnaires les plus proches, particulièrement le *Dictionnaire d'apologétique* d'Alès. Les actes sont précédés d'une longue introduction (p. 7-112) de l'initiateur du colloque, fort riche, qui déroule l'histoire du DTC et qui tout à la fois nous introduit dans « les grands labyrinthes théologiques » (p. 74) en y ajoutant, de lui-même, de plus petits, comme pour former son lecteur à l'art difficile de « dresser une table d'orientation à l'intérieur d'[un] massif luxuriant » (p. 111).
- 4 On peut entrer dans cette très riche documentation de manières diverses. La plus aisée est d'identifier les collaborateurs du dictionnaire, pour lesquels on aurait souhaité disposer de brèves notices récapitulatives, mais il est possible d'en repérer les principaux grâce à un précieux *index nominorum*. Des responsables du dictionnaire, les deux premiers, Vacant, l'initiateur (p. 23-24) et surtout Mangenot le premier directeur (p. 34-36) sont bien évoqués dans l'introduction, ainsi que Michel, auteur prolixe et responsable des tables (p. 86-90). Le troisième, l'abbé Amann, bénéficie d'un article précieux d'Étienne Fouilloux, nourri de la correspondance qu'il entretenait avec un nancéen illustre, le cardinal Tisserant. Amann, né en 1880, jeune professeur au séminaire de Nancy (1904-1907), appartient à une nouvelle génération, mieux formée, plus exposée aussi. Victime collatérale de la crise moderniste – il est sanctionné par son évêque pour avoir évoqué l'évolution dans un cours –, ce spécialiste de l'histoire ancienne de l'Église est heureusement sauvé, quinze ans plus tard, par la reconstitution de la Faculté de théologie catholique de l'université de Strasbourg – devenue faculté de l'État républicain – où il est nommé en 1919. Ce bon représentant d'un « tiers parti », entre modernistes et antimodernistes (p. 114) était bien placé pour prendre, trois ans plus tard, la direction du DTC et pour la garder jusqu'à sa mort en 1948.
- 5 L'autre approche possible est celle-là même que privilégie le dictionnaire, les entrées retenues par les responsables et développées par les auteurs. Les principales d'entre

elles, celles du moins qui ont fait polémique, sont mentionnées heureusement, mais elles n'ont pas fait l'objet d'un index récapitulatif qui aurait facilité leur identification. Et surtout, si les principales d'entre elles sont évoquées, au gré de l'histoire du dictionnaire et des intérêts des collaborateurs, une liste des notices les plus abondantes n'aurait pas été de trop pour connaître justement les sujets principaux qui nourrissent alors la réflexion, ceux-là mêmes qui, en 1968, font l'objet d'une violente diatribe du dominicain Roqueplo qui pointe alors l'obsolescence des principales entrées du dictionnaire au regard d'une théologie des réalités terrestres qu'il souhaitait voir se substituer à celle, trop céleste, du DTC (p. 99-102).

- 6 On l'aura compris, l'ambition de cet ouvrage est de mener de front l'histoire d'une longue période, celle de la rédaction d'un dictionnaire qui s'étend de l'avant-modernisme à l'après Vatican II ; de restituer les débats théologiques de cette période, au prisme d'une histoire des siècles passés longuement évoquée ; de nous faire comprendre ce qu'était la théologie d'alors, entre approche systématique (plutôt scolastique, plutôt thomiste) et parcours historique ; de montrer comment on s'efforçait de définir, chemin faisant, l'approche théologique par rapport à l'apologétique et à travers la controverse ; de dessiner aussi la généalogie des conflits qui sont souvent ceux de grands ordres savants, dominicains et jésuites principalement, que les auteurs du dictionnaire, appartenant à ces familles pugnaces reprennent à leur compte avec délectation.
- 7 Chaque spécialiste, à sa manière, a joué le jeu d'un présent (l'historiographie actuelle) interrogeant un passé plus ou moins lointain (le contenu des articles) à travers un passé plus ou moins récent (celui des auteurs de notices). L'écart est grand quand il s'agit d'Ambroise et de Théodose (A. Girard), il est plus réduit pour les libertés politiques du XIX^e siècle, fort peu appréciées (S. Milbach). Tel intervenant montre le risque d'un effet de miroir quand les bénédictins érudits du XX^e siècle, choisis pour parler de leur ordre, privilégient leurs aînés, mauristes (D.-O. Hurel) ; tel a la chance de pouvoir cerner un objet bien identifié, les idées gallicanes (F. Gabriel), tel au contraire constate la faible place accordée à sa spécialité, les controverses du XVIII^e siècle, Lumière et anti-lumières (C. Choppelin-Blanc). De Franceschi et J.-P. Gay auscultent le dictionnaire en son cœur, la théologie morale et la querelle de la grâce, avec grand talent. C. Sorrel aussi, mais autrement, puisque, appelé à traiter du modernisme et de l'anti-modernisme, il comprend vite qu'il lui faudrait prendre à son compte « l'œuvre entière » (p. 357) pour y répondre, mais trouve heureusement une façon de contourner pareil obstacle.
- 8 Il est dangereux, nous explique le médiéviste A. Rauwel, d'être spécialiste de théologie sacramentelle puisque, comme le rappelle Loisy en 1903, l'a priori romain régnant alors que commence justement le DTC, celle-ci n'est plus recevable : « la conception systématique d'un programme cultuel dressé par Jésus lui-même avant sa passion et où les sept sacrements auraient eu leur place déterminée avec indication de ce que la théologie scolastique appelle leur matière et leur forme ne résiste pas à la critique » (p. 189). Feu donc le dictionnaire, avant même que d'exister ? La remarque désabusée de Loisy en tout cas vaudrait pour beaucoup de sujets. Il résulte de ce fixisme impossible à mettre en cause une fuite des spécialistes dans la controverse et dans une érudition qui livre heureusement de petits trésors (ici des textes des IX^e aux XII^e siècles), ce qui justifie la seconde vie du DTC, devenu « une carrière inépuisable de matériaux » réutilisables (p. 199). Notons, sur ce modernisme, qui court comme le furet de la chanson enfantine, à travers tout le dictionnaire, cette formule heureuse qui servira de

conclusion : « Les théologiens romains se sont construit un si beau monstre de papier qu'il leur fait encore faire des cauchemars après un demi-siècle » (p. 194). Et certains d'entre eux, pourrait-on ajouter, continuent encore de mal dormir en y pensant !